

Comme je l'ai déjà dit, j'aurai en fait très peu vu Hacène Zemani durant mon séjour québécois, et nous avions pourtant beaucoup de choses à nous dire.

A chaque rencontre depuis mon arrivée, nous parvenons à échanger quelques bribes censées combler les blancs d'un récit qui restera nécessairement inachevé. Il me raconte cette fois comment l'ancien footballeur de haut niveau qu'il fut dans sa jeunesse a tenté de constituer à Montréal une équipe de foot des Algériens. Le but était de canaliser une énergie dans un sport à la fois ludique tout en apprenant à œuvrer ensemble pour le bien, non plus d'un individu, mais d'une équipe. Tandis qu'il parlait, se substituait à ses mots ceux d'Albert Camus, ancien gardien de but du Racing Universitaire d'Alger, sur les vertus de rassemblement du foot.

Jean-Talon. Hacène stationne sa voiture dans une ruelle perpendiculaire. On reconnaît le véhicule de Saïd garé juste devant le nôtre. Saïd nous accueille à la terrasse du Café du 5-Juillet avec son sourire solaire. On s'installe et il s'enquiert de ce que nous voulons consommer. J'hésite :

- Tu ne veux pas goûter à la garantita d'ici ?
- Sans blague ? lui dis-je.
- Si, si, elle est même très bonne, insiste-t-il.
- Tout de même pas comme celle de Naoufel aux Eucalyptus ? rétorqué-je.

La garantita de Naoufel est une véritable institution aux Eucalyptus. Pour en avoir une part, il faut toujours faire la queue.

Je demande à la voir avant de la consommer car son aspect renseigne sur sa qualité.

- Viens, me dit Saïd, c'est à l'intérieur. J'entre dans le café et je découvre un décor algérien. Pour un peu, ce serait le café de *aâmi* Kaddour aux Eucalyptus.

D'y retrouver Saïd et Hacène ajoute à l'illusion. Le café servi dans des verres de la taille d'un dé à coudre, des boissons algériennes, des hommes réunis bruyamment autour des tables, une télé grand écran bloquée sur des chaînes arabes,

des pâtisseries typiques, tout cela concourt à en créer l'apparence. Que ce soit volontaire ou instinctif, j'imagine que le fait de restituer un lieu familial procure à tous ceux qui y viennent le sentiment d'exister enfin dans ce que l'on croit être ses repères. Pas mieux comme remède contre le déclassement et l'anonymat de la société canadienne. En hasardant cette explication, je ne peux que penser au rôle des cafés algériens en France. Depuis le début de l'immigration au XIX<sup>e</sup> siècle, ces cafés ont joué un rôle stabilisateur sociologique des travailleurs immigrés.

C'est comme si, de peur d'être avalé par le grand large, on emportait avec soi un peu de son port d'attache. Par la cuisine, la langue, la musique, ils recréaient en exil le terreau originel.

C'est cette impression que me laisse ce café au Canada. D'entrée, une sorte d'extraterritorialité culturelle t'autorise instinctivement à parler en algérois ou en kabyle. J'ai dû admettre sans trop d'effort que la garantita de Jean-Talon valait bien celle des Eucalyptus.

Nous revenons à la terrasse du café pour la déguster tout en observant le mouvement de la rue. Saïd m'interpelle :

- Evidemment, tu connais Mustapha Chelfi !
- Oui, bien sûr, confirmé-je, Il a été rédacteur en chef d'*Algérie Actualité*. Nous avons travaillé ensemble.

Mustapha Chelfi, je l'avais revu lors de mon séjour précédent en 2001. Sitôt son arrivée au Canada en décembre 1996, il créa le journal *Alfa* dont l'ambition est d'être le point de jonction de la communauté algérienne.

- J'aimerais bien le revoir. Tu as gardé le contact avec lui ? demandé-je à Saïd.
- Oui, je le vois de temps en temps. Je vais t'arranger ça, promet-il.

Puis avec Hacène nous passons à autre chose. Saïd et lui évoquent l'itinéraire de connaissances communes. Comme j'ai déjà pu le constater, chaque émigration est spécifique, mais avec une sorte de tronc commun, la nécessité de se battre avec pugnacité pour ne pas se laisser anéantir par le découragement et l'échec.



Certains gagnent la partie, d'autres survivent au ras des flots, d'autres enfin sombrent dans le déclassement et parfois dans la contrainte du retour.

Hasard stupéfiant. Nous conversions lorsque Saïd s'interrompt net :

- Si je ne m'abuse, c'est Mustapha Chelfi !

Le temps de se retourner, on le voit s'acheminer vers son véhicule. Je peine à le reconnaître. Il a beaucoup minci et sa démarche accuse le fardeau du temps qui passe. Nous l'appelons. Il nous rejoint et on reparle d'*Algérie Actualité*, de son arrivée au Canada bien sûr et de son journal. *Alfa* est un journal bien ficelé qui présente la particularité d'avoir une longévité exceptionnelle. Depuis 22 ans, qu'il pleuve, qu'il vente et surtout qu'il neige, le canard reste à flot. Mustapha est dans le quartier pour recouvrer les frais d'annonces publicitaires des commerçants. Comme d'autres journaux communautaires, *Alfa* vit de ces apports souvent modestes mais vitaux. Je lui fais observer que les commerçants algériens d'ici ont davantage la culture américaine qu'euro-

péenne. Je me souviens qu'à Paris, des expériences similaires se sont soldées par un échec.

Les commerçants algériens de Paris ne déboursaient pas un kopek pour de la pub. Mustapha me tend un livre qu'il vient de publier aux éditions Alfa : *Le journal d'un galérien*.

On comprend bien que galérien est l'anagramme d'Algérien. Mais c'est une erreur de croire qu'il puisse s'agir d'un récit d'immigré algérien qui galère dans un Canada hostile.

En fait, il s'agit d'un bijou de nouvelles sur le thème d'un enfant au cœur de la guerre d'indépendance.

Tout le monde regarde sa montre en même temps. C'est l'heure de décamper. Je dois aller dîner chez Amel, la fille d'une amie, qui vit ici depuis une dizaine d'années.

On s'achemine vers les voitures. Au moment de monter, je m'aperçois qu'elles n'ont pas de plaque d'immatriculation à l'avant. Je crie à la surprise :

- Les délits de fuite ne se font pas en marche arrière, rigole Saïd.

A. M.